

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de Liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 13 / Mars 2009

SOMMAIRE

- 1 | Édito
- 2-3 | Les rendez-vous de l'AMAM
- 4-5 | Le Rallye du Mémorial 2008
- 6-7 | Raymond Aubrac
au lycée d'Altkirch
- 8-13 | DOSSIER : Témoignages
 - Joseph Kuhn l'insoumis
 - La grande vague
des évasions d'Alsace
 - Un adolescent face
à la déportation
- 14-15 | Le recensement des victimes
- 16 | Les morceaux choisis
de J.J. Feltz
- I-IV | Fiche pédagogique :
témoignages sur le retour
des 1500

DATE À RETENIR :
Assemblée Générale de l'AMAM
samedi 6 juin 2009
à partir de 9h30
au Mémorial de Schirmeck

Témoignages...

« chaque témoin a un visage
et chaque visage une histoire et un destin »
Elie Wiesel

Né aux Etats-Unis, à Long Island, en 1960, Daniel Mendelsohn, depuis son enfance, avait appris par sa famille que son grand-oncle Shmiel, sa femme et ses quatre filles ont été tués, quelque part dans l'Est de la Pologne en 1941, lors de la Shoah. Comment, quand, où ? Nul ne le sait. Parce qu'il a voulu connaître leur histoire, parce qu'il a voulu donner un visage à ces six disparus, Mendelsohn part à la recherche de témoins susceptibles de pouvoir le renseigner. Pendant de longues années il parcourt une douzaine de pays, la Pologne, Israël, le Danemark, l'Australie, la Suède..., retrouve des témoins survivants du désastre. Il analyse leurs témoignages, les confronte les uns aux autres, les replace dans le contexte, visite les lieux où s'est déroulé le drame et à chaque étape complète son puzzle. Cette quête d'historien aboutit à un livre de 650 pages où l'auteur réussit à reconstituer à travers une multitude de témoignages, parfois concordants parfois contradictoires, l'histoire tragique de la famille de Shmiel...⁽¹⁾ L'historien allemand Bruno Kartheuser ne procède pas différemment pour reconstituer l'histoire des pendaisons de Tulle du 9 juin 1944. Les témoignages, ô combien contradictoires, de tous les acteurs et protagonistes du crime sont recensés, analysés, comparés et confrontés aux archives existantes, celles de l'administration préfectorale et de la milice, celles des troupes d'occupation et du service de sécurité allemand, celle de la Résistance et des familles des victimes. Seul un tel travail de critique historique des témoignages peut permettre de mieux comprendre ce qui s'est passé à Tulle en ce printemps tragique qui précède la Libération⁽²⁾.

« L'histoire a pour matière ce qui a pu tomber sous le sens de quelque témoin » affirmait Valéry. Si en effet on entend par témoignage une déclaration de ce qu'on a vu, entendu, perçu ou vécu dans le but de l'établissement de la vérité, ces deux exemples montrent clairement à quel point le témoignage est un matériau essentiel pour l'historien... à la condition toutefois qu'il en fasse une étude critique. Conscients de l'importance que prend le témoignage pour l'établissement de la vérité historique nous y consacrons le « dossier » de ce numéro du Courrier. Nous donnons la parole à trois témoins. Tharsice Kuhn, lui-même incorporé dans les Luftwaffenheifer à 16 ans, nous livre un témoignage-photo, document rarissime, sur son frère Joseph, l'insoumis, caché plus de deux ans dans une cave (un panneau du Mémorial lui est d'ailleurs consacré). Avec J.Pierre Spenlé, ancien du GMA (Groupe Mobile d'Alsace), nous revivons les événements héroïques de la grande vague des évasions d'Alsace vers la Suisse en 1943-44. François Amoudruz, enfin, commence le récit-témoignage de sa déportation de Clermont-Ferrand au camp de concentration de Flössenburg...

Mais si nous voulons transmettre notre histoire à nos enfants – ce que souhaitent tous les survivants – le travail des témoins et des historiens doit se compléter par celui des pédagogues. C'est pourquoi – et c'est la grande innovation de notre Courrier – nous insérerons dorénavant quatre pages de fiches pédagogiques au milieu de chaque numéro (avec autorisation de les reproduire pour diffusion aux élèves). Ces fiches, réalisées par la Commission Pédagogique de l'AMAM sous la direction de Damaris Muhlbach, professeur d'histoire, seront toujours un prolongement du dossier, donc ici du témoignage. Aujourd'hui elles portent sur la libération des 1500 de Tambov avec un témoignage de Paul Lotz d'Obernai. Ainsi si témoins, historiens et pédagogues conjuguent leurs efforts, il sera plus facile de transmettre nos connaissances historiques à nos enfants afin que les craintes d'Alexis de Tocqueville ne se réalisent point, lui qui affirmait que si « le passé n'éclairait plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres. » ■

Marcel Spisser, 19 février 2009

1. Daniel Mendelsohn : *Les Disparus*, Ed. Flammarion, Paris 2007

2. Bruno Kartheuser : *Les pendaisons de Tulle*. Le 9 juin 1944, Ed. Krautgarten, Neundorf 2004

Les rendez-vous de l'AMAM

Les cafés d'histoire



Le Café d'Histoire de Nicolas Werth, le 14 janvier 2009

En ce dernier trimestre 2008 les cafés d'histoire se sont déroulés en un rythme accéléré. Dès le 12 et 13 octobre Marielle Larriaga a réussi le pari de réunir un large public à la fois à Strasbourg et le lendemain à Schirmeck. « Française de l'intérieur » elle a très bien compris le drame particulier qui s'est joué en Alsace en publiant *Grand' peur et misère des malgré-nous*. Le 13 novembre Luc Durosoir, pour commémorer l'armistice a présenté deux musiciens dans la Grande Guerre : son père Lucien et Maurice Maréchal son camarade dans les tranchées. Un mois plus tard, le 4 décembre, Sonia Pelletier-Gautier, avec la complicité du professeur Francis Rapp, a expliqué comment on peut passer de la recherche historique au roman. Et dans la foulée J.P Rioux, le 9 décembre, a tiré les conclusions du colloque sur les « Embarras de Mémoire » tout en présentant les Actes (en vente par correspondance à l'AMAM, Mémorial d'Alsace-Moselle, 67130 Schirmeck, 20€). Et pour terminer l'année Gérard Traband, le 15 décembre, a passionné les participants par sa réflexion sur le passé et l'avenir de la frontière franco-allemande.

Début janvier, le 14, Nicolas Werth a connu un record d'affluence. Il est vrai qu'il est précédé de sa réputation de « meilleur soviétologue français » et de l'impact de ses nombreuses publications. Agrégé d'histoire, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure de St Cloud, il commence sa carrière en enseignant dans le secondaire d'abord en France puis successivement à Minsk, New York, Moscou et Shanghaï. Entre 1985 et 1989 on le retrouve attaché culturel auprès de l'ambassade de France de Moscou ; il suit alors d'autant plus facilement tous les bouleversements de la Perestroïka que le russe est sa langue maternelle. L'ouverture des archives soviétiques lui fournit une matière première inépuisable. Entré au CNRS en 1989 il se consacre depuis à l'histoire soviétique.

Il se fait connaître du grand public par la publication, en collaboration avec Stéphane Courtois, du *Livre noir du communisme* en 1997. Parmi ses nombreux travaux on peut retenir :

- *Etre communiste sous Staline* (Gallimard 1981)
- *La vie quotidienne des paysans russes de la révolution à la collectivisation* (Hachette 1984)
- *Histoire de l'Union soviétique de Lénine à Staline* (*Que sais-je ?* 1995)
- *Histoire de l'Union soviétique de Krouchtchev à Gorbatchev* (*Que sais-je ?* 1998)
- *L'île aux cannibales : 1933 une déportation-abandon en Sibérie* (Perrin 2006)

Etc. Etc. ■

Marcel Spisser

Qu'a-t-on appris de nouveau sur l'histoire de l'Union soviétique depuis l'ouverture des archives ?

Extraits du café d'histoire de Nicolas Werth

« Les historiens de l'URSS des décennies antérieures à l'ouverture devaient travailler sur des traces, un peu comme les historiens travaillent sur l'antiquité. De plus, en URSS l'histoire avait une fonction de légitimation marxiste du régime, une fonction quasiment théologique. L'accès aux archives était très réglementé. Il en résulte une histoire théorisante, plutôt qu'une histoire au sens où nous l'entendons. Sauf pour les archives de Smolensk qui avaient pu être récupérées par l'Occident en 1945. Il y avait cependant une information alternative donnée par les grands dissidents ou des Soviétiques passés à l'Ouest... »

Quand l'URSS a implosé, on est donc passé d'un trop peu à un trop plein de documentation d'une civilisation du rapport, bureaucratique et hypertrophiée. Ce qui frappe :

- l'importance démesurée de ces archives car dès 1918 il y a eu une centralisation des archives d'un pouvoir surveillant une sphère croissante d'activités internes (ex : le dossier Soljenitsine du KGB comporte 150.000 pages !)

- son corollaire : l'excellent état d'archivage des documents avec très peu de destructions volontaires (sauf en 1941 avec l'avancée allemande) du fait qu'on était persuadé de la pérennité du régime. Les documents les plus accusateurs et les plus terribles étaient conservés pour l'éternité.

Ex : les ordres d'assassiner les officiers polonais...

les ordres donnés lors de la grande terreur : 387000 exécutions.

En 1920 Lénine reconnaît l'échec de la marche vers l'Ouest (Varsovie) et explique qu'il voulait soviétiser une grande partie de l'Europe. Il improvise un projet de grande ampleur partant de la conviction que le traité de Versailles ne lui semblait pas viable. Il pensait donc trouver une alliée potentielle dans l'Allemagne car il mesurait très bien les conséquences de l'humiliation infligée aux Allemands. En même temps il avait une vision naïve : il pensait que les régimes occidentaux allaient s'effondrer ; il suffisait de les y aider un peu.

Autres documents forts : en 1932 – 33 Staline a consciemment utilisé la famine pour mater la résistance paysanne notamment en Ukraine. Grâce à sa correspondance on peut, jour après jour, reconstituer le mécanisme de ce que j'appelle un génocide et notamment son intentionnalité : dès février 1932 il était informé des « difficultés alimentaires » liées à la collectivisation forcée ; il maîtrisa l'enchaînement qui conduit sciemment à cette famine organisée, notamment par le blocus des campagnes affamées sous prétexte d'un complot. C'est là le schéma traditionnel de tous les génocides. La question reste posée entre historiens : est-ce qu'un génocide ne peut concerner qu'un groupe national ou aussi un groupe social ?

Les Ukrainiens ont-ils été persécutés comme Ukrainiens ou comme paysans ?

Sous Staline plus de 20 millions de personnes ont passé par le goulag, mais jamais plus de 2 millions à la fois. Cela signifie une assez grande rotation : un soviétique adulte sur cinq a fait l'expérience du goulag pour une durée moyenne de cinq à six ans. Les chiffres de la mortalité ont beaucoup fluctué selon les camps et selon les périodes : 20% en 1942 et par moments et par endroits 1 à 2% plus tard. Au total 1,8 millions de morts dans les goulags.

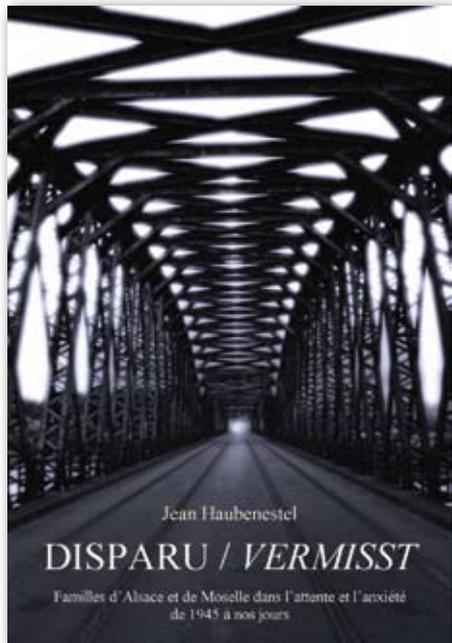
On a beaucoup appris sur la résistance à l'occupation allemande grâce à des mouvements partisans relativement autonomes par rapport au régime. On a découvert aussi la collaboration surtout dans les populations qui avaient beaucoup souffert avant la guerre. On sait que la réplique allemande a été particulièrement virulente : il y a eu au moins 3000 drames équivalents à celui d'Oradour-sur-Glane. Il y a eu 21 millions de morts soviétiques à la guerre : 10 millions de militaires, 11 millions de civils sans compter les 5 millions de surmortalité liée à la guerre.

Après une période de libération de la parole avec la Glasnost et la Perestroïka, un travail de mémoire a pu se faire. Puis avec Eltsine il fallait redonner une fierté nationale face au traumatisme de l'Empire éclaté. Cette tendance a été accentuée par l'ère Poutine qui veut positiver, y compris le rôle de Staline, dans la construction de l'Union soviétique. De sorte qu'aujourd'hui il n'y a aucun monument de mémoire, aucun musée de camp... et les archives redeviennent difficilement accessibles. » ■

D'après les notes de Raymond Kriegel, Cercle Maritain de Kolbsheim.

Vermisst

Faire le deuil d'un incorporé de force disparu (vermisst) on ne sait ni où ni comment, c'est effroyablement dur pour une mère, une veuve, un frère, un ami ; c'est franchement impossible pour un orphelin. En Alsace-Moselle ils sont quelques 10500 qui ne sont pas rentrés et dont les familles n'ont eu aucune nouvelle. Vermisst ! Jean Haubenestel, historien, professeur puis principal de collège aujourd'hui retraité, a mené un long travail d'enquête auprès d'une centaine



de familles de disparus mais aussi auprès des derniers rapatriés tardifs encore vivants... Il a croisé les témoignages avec des documents d'époque pour une publication pleine d'émotion et de douleurs cachées.

« C'est la pire des tortures, affirme-t-il, quand on ne sait pas comment cela s'est passé, entre l'espoir du retour et un deuil compliqué car il n'y a pas la réalité de la mort ». Aussi évoque-t-il dans son livre le quotidien de ces veuves, de ces orphelins, de ces familles où l'on donnait le prénom du disparu à un enfant, où l'on mettait une assiette sur la table dans l'attente d'un retour. On revit encore aujourd'hui les longues attentes, les avis de recherche dans les journaux, le recours aux espoirs trompeurs des cartomanciens. Que de traumatismes transmis aux jeunes générations !

Jean Haubenestel retrace avec tact et pudeur toutes ces souffrances cachées. Toutes ces attentes toujours déçues depuis 1945 : les listes de non-rentrés publiées dès la fin de la guerre par des associations comme l'ADEIF, la renaissance de l'espoir à chaque nouvelle libération jusqu'en 1955 (retour du dernier incorporé) et enfin le retour de nouvelles espérances – espérance de connaître au moins l'emplacement d'une tombe – au moment de l'ouverture des archives soviétiques au début des années 1990. En vain. Une souffrance digne et silencieuse qui refuse les règlements de compte : silence sur les dénonciations, sur l'indifférence des institutions politiques

et religieuses, sur la lâcheté des collaborateurs. A quoi bon réveiller de vieilles rancœurs ou des confrontations violentes qui de toutes façons ne feront pas revenir l'être aimé ?

Et Jean Haubenestel de conclure : « dans la situation historique spécifique de l'Alsace-Moselle, les difficultés à accomplir le lent travail de deuil sont probablement redoublées par le sentiment que la souffrance des familles est incomprise. Aussi, les témoins attendent une reconnaissance nationale de leur drame. Une souffrance partagée, respectée, est sans doute plus facile à porter ». L'édification d'un mur des noms (voir ci-après p. 15) pourrait être une réponse à tant de malheurs ignorés.

Disparu / Vermisst un livre qui mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent à la spécificité de notre histoire, un livre qui peut utilement compléter une visite du Mémorial de l'Alsace-Moselle. ■

Marcel Spisser.

Disparu / Vermisst, Familles d'Alsace et de Moselle dans l'attente et l'anxiété de 1945 à nos jours.

Imprimerie Scheuer, Drulingen, 2008, en vente dans les librairies (21€) et chez l'auteur, J. Haubenestel, 3 rue Valérien 67200 Strasbourg (25€ frais d'envoi compris)

Le livre de J. Haubenestel fera l'objet de notre prochain café d'histoire au Snack Michel le jeudi 12 mars à 18h30.

SALAM ALSACE !

Alsaciens-Maghrébins, si loin, si proches

Qui a libéré l'Alsace en 1944-1945 ? Les Américains assurément, mais...

En vous rendant dans les nécropoles de Sigolsheim ou Cronenbourg, un fait vous interpellera : pourquoi toutes ces tombes musulmanes ?

La nouvelle exposition temporaire du Mémorial de l'Alsace-Moselle, prévue de mars à novembre 2009, permet de mieux comprendre les liens entre l'Alsace et l'Afrique du Nord.

De 1830 à nos jours

Les photographies, objets, documents, films présentés illustrent les relations militaires de ces deux « régions », mais également les relations culturelles, commerciales, amicales, économiques...

De 1830 à 1914. L'Afrique du Nord, Terre d'accueil pour les Alsaciens ?

Des Alsaciens émigrent vers l'Afrique du Nord, des Nord-Africains combattent dans le nord de l'Alsace lors du conflit franco-prussien...

De 1914 à 1945. D'une guerre à l'autre : les colonies à la rescousse

Lors des deux conflits mondiaux, les soldats nord-africains viennent se battre en France, mais on assiste également à un afflux important d'Alsaciens au Maghreb.

L'Entre-deux-guerres voit naître une multiplicité de projets culturels, touristiques à destination de ces pays africains...

De 1945 à nos jours. Alsace, terre d'accueil pour les Nord-Africains ?

Les conséquences de la guerre d'Algérie sont multiples en Alsace : militaires partant se battre, arrivée de rapatriés, bouleversements économiques...

Au fil des décennies, les destins croisés de Nord-Africains et d'Alsaciens mettent en avant la multiplicité des identités nationales, fondatrices de notre mémoire collective.

Cette exposition a pour vocation de rappeler cette page d'histoire aux « anciens », d'éveiller la curiosité des plus jeunes et de faire com-

A Rouffach fin 1945. Collection Miloud.



prendre au plus grand nombre cette multiculturalité qui enrichit tant notre région. ■

Marion Christmann

Responsable des expositions temporaires
Mémorial d'Alsace-Moselle

Rallye 2008

Sur les traces de Boris Pahor...

Ce 28 septembre le départ fut donné à 9h à Obernai. « A sauts et à gambades » (Montaigne), par des chemins détournés, les participants arpentèrent les vertes prairies du Ried ponctuées du rose des derniers colchiques, puis les vastes collines du vignoble pleurant ses fruits tout récemment coupés par les vendangeurs avides, pour s'infiltrer ensuite dans l'humidité des sombres taillis, futaies et baliveaux de la forêt vosgienne... à la recherche du sinistre lieu décrit par B. Pahor (voir texte ci-dessous). Tous ont évidemment trouvé qu'il ne pouvait s'agir que du Struthof, seul camp de concentration nazi sur le sol français.

Mais avant d'arriver au but que d'épreuves titanesques ! Il fallait tour à tour : décrypter de sombres astuces, des calculs surhumains et autres charades pour trouver les détours de l'itinéraire, au passage reproduire la recette du pain d'épices de Gertwiller, ramener de l'eau

millésimée de la fontaine Heidi Hautval, déguster et identifier, sous le regard inquisiteur de la Confrérie des Bienheureux du Frankstein, trois crus régionaux, localiser la tombe d'une victime d'Euloge Schneider dans le cimetière d'Epfig, confectionner une poupée uniquement en matière végétale, rechercher une voie celto-romaine spécialement déterrée par un archéologue amateur, passer par la porte du Paradis du Jardin Biblique de Valff, traduire le message de ceux qui reposent à jamais dans l'ossuaire de St Sébastien, s'assurer si les trois jambes gravées sur le porche d'une église romane sont une allusion au Kama sutra, à la Sainte Trinité, aux jeux olympiques ou à l'affaire Dreyfus... Ainsi cette quête de la coupe J.L. English, trophée des vainqueurs, fut comme les deux fois précédentes, une journée ensoleillée de franche bonne humeur, de détente, de joie et d'oxygénation... indispensable avant d'affronter les frimas de l'automne et les rigueurs de l'hiver. A l'année prochaine... ■

Pèlerin parmi les ombres

L'auteur de ce texte, Boris Pahor, né en 1913 à Trieste, est un écrivain slovène qui a connu l'univers concentrationnaire nazi. 40 ans après sa déportation, il revient mêlé à la foule anonyme des touristes, sur les lieux de son martyre. Il raconte son retour dans le livre *Pèlerin parmi les ombres*, Ed. La Table Ronde, 1990, dont voici un extrait :

« C'est étrange, il me semble que les touristes qui regagnent leurs véhicules m'observent comme si, soudain, une veste rayée recouvrait mes épaules, comme si mes galoches écrasaient encore les cailloux du chemin. Car si nous ne savons pas comment s'établit en nous le contact entre le passé et le présent, il n'en est pas moins vrai qu'un fluide imperceptible et puissant nous traverse parfois et que la proximité de cette atmosphère inhabituelle, insolite, fait tressaillir les autres comme une barque sur une vague soudaine. Il est peut-être resté en moi quelque chose des jours d'autrefois. J'essaye de me concentrer sur cette idée en marchant bien que je sois gêné parce que mon pas est tellement plus souple avec mes sandales légères qu'avec mes chaussures de toile à grosses semelles de bois. (...)

J'avance dans le couloir qui traverse le bloc et je m'arrête dans la première pièce mais déjà des groupes me rejoignent ; l'air mi-ahuri, mi-enfantin, ils allongent le cou pour voir les cendres dans les pots rouge brique. Ils étaient d'abord réservés aux gens d'origine allemande mais ce privilège n'a duré que peu de temps et on a bientôt répandu leurs cendres là où on répandait celles des

Européens ordinaires. Au moment où mon regard se pose sur de petits morceaux d'os grossièrement moulus qui sont contenus dans un pot, au moment où mon regard se pose sur un petit bouton qui leur est mélangé, la voix du guide dit combien de têtes il fallait tondre pour obtenir un kilo de cheveux qu'ensuite on utilisait pour confectionner des draps et des couvertures. Mais cela n'a pas de rapport avec mes souvenirs et je gagne lentement la sortie à travers la foule ; sa voix calme me suit fidèlement bien qu'il soit toujours près du four. Ici, dit le haut-parleur, c'est la pièce qui était réservée aux exécutions, son sol, comme vous le voyez, est légèrement en pente pour laisser couler le sang des victimes. Dans cette pièce sont tombés en septembre 1944 cent huit Alsaciens, membres de la Résistance. Oui, il parle du vieux de quatre-vingt-dix ans et des jeunes filles. J'essaye de me frayer un passage jusqu'à la porte car, maintenant, la foule me gêne, la voix me gêne, mais alors que je me glisse à travers le groupe jusqu'à une issue qui mène à la pièce suivante, la voix et son commentaire sont à nouveau à mes côtés. Vous voyez ici la table de dissection sur laquelle un professeur de l'université de Strasbourg procédait à des vivisections, à des essais bactériologiques et qui venait spécialement pour surveiller l'état des déportés qui, dans la chambre à gaz, avaient reçu différentes doses de gaz et qui, pour cette raison, mouraient plus ou moins vite. » ■

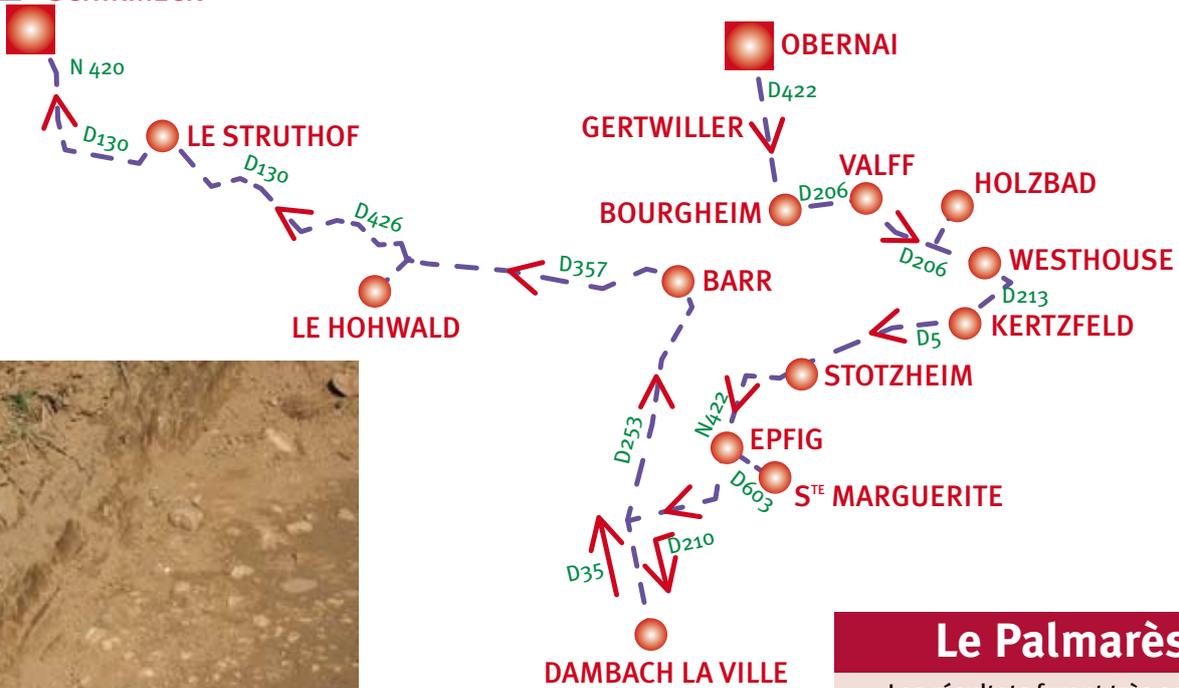


Membre de la Confrérie des Bienheureux du Frankstein.

arrivée : 18h

MEMORIAL SCHIRMECK

départ : 9h



Route antique, Valff. Un grand moment du rallye : la recherche d'une voie romaine en plein champs, spécialement mise à jour par notre ami Guy Coyard.

pique-nique
12h-14h

Le Palmarès

Les résultats furent très serrés. Nos vives félicitations aux trois équipes qui se sont retrouvées sur le podium !



1^{er}

L'équipe de Brigitte et Bernard Hassenforder, Geneviève et Gilbert Huber et Jacques Salzac
(prix : le trophée J.L. English et un panier de spécialités régionales)

2^{ème}

L'équipe de Lucie, Théa et Denis Jung et Michèle Allix
(prix : un panier de spécialités régionales)

3^{ème}

L'équipe d'Ewald Klein et Thierry Muhlbach
(prix : un panier de spécialités régionales)

**Dès à présent retenez la date
du prochain rallye :
dimanche 27 septembre 2009**



Alain Ferry, député, président du Syndicat Mixte du Mémorial, félicite les lauréats.



Inoubliable pique-nique devant l'Hôtel de Ville de Dambach où le maire Gérard Zippert nous a accueillis avec chaleur et générosité.

Altkirch le 8 octobre 2002 Visite de Raymond Aubrac au Lycée Jean-Jacques Henner

Le mercredi 8 octobre 2008, un grand événement a mobilisé le Lycée Jean-Jacques Henner d'Altkirch : la rencontre entre des élèves de premières et de secondes générales et Raymond Aubrac, le grand résistant.

Malgré son grand âge, 94 ans, Raymond Aubrac tient à poursuivre l'action de sa femme Lucie, disparue le 14 mars 2007, et qui a consacré une grande partie de sa vie à témoigner dans les établissements scolaires français.

Lucie Aubrac s'est ainsi rendue à deux reprises au lycée d'Altkirch, une première fois en 2002 puis en 2003 pour inaugurer le grand espace d'accueil du lycée qui porte aujourd'hui son nom : «la rue Lucie Aubrac». C'est bien évidemment dans cet espace que 350 lycéens ont dialogué pendant deux heures avec Raymond Aubrac qui a répondu sans réserve à toutes leurs questions.

A la demande de celui-ci, la rencontre s'est déroulée sous la forme d'un dialogue. Les élèves ont préparé au préalable des questions avec leurs professeurs qui ont tous veillé à ce que les questions viennent d'eux et répondent à leurs interrogations. Le problème le plus difficile a été de choisir une vingtaine de questions parmi la centaine proposée ! L'une des plus grandes satisfactions des enseignants a été d'entendre Raymond Aubrac s'étonner de leur pertinence et de leur originalité.

En voici quelques unes :

- Qu'est-ce qui a poussé un jeune et brillant ingénieur, qui de plus est jeune marié, à entrer en résistance dès le début de l'occupation ?
- Que pensiez-vous du maréchal Pétain en 1940 ? Vous attendiez-vous à la défaite de la France ?
- Comment la Résistance s'approvisionnait-elle en armes et en munitions ? Comment était-elle perçue par les alliés ?
- Comment avez-vous réussi à rentrer en contact avec de Gaulle ? Quand a-t-il été reconnu comme chef de la Résistance ?
- Quelle a été votre action après votre départ pour Londres ?

Chaque élève à tour de rôle, a pris le micro pour poser sa question, M. Aubrac s'attachant à y répondre avec le plus de précision possible pendant plus de deux heures.

Le bilan de cette rencontre a été très positif pour tous. Ce fut un grand moment d'émotion partagé qui a bouleversé beaucoup d'élèves qui entendent approfondir leurs connaissances par une étude de cette période tragique qu'ils connaissent mal. La plupart d'entre eux vont se rendre au Struthof en avril pour constater le sort dramatique des résistants de toute l'Europe ayant sacrifié leur vie pour leurs idéaux et leurs valeurs et l'importance de leur action et de leur sacrifice.

Le grand regret du lycée a été de ne pouvoir faire participer à cette émouvante rencontre l'ensemble des 1650 élèves du lycée et des quelques 230 ATOS et enseignants, aucune salle ne permettant de réunir une telle assemblée. C'est pour pallier à cette contrainte qu'avec l'aide précieuse de M. De Pin spécialiste de l'option cinéma audiovisuel au lycée Lambert, un DVD de l'intégralité de l'intervention de M. Aubrac a été enregistré. Quelques extraits ont été diffusés par FR3 et TéléDoller.



Une rencontre avec Ellane Picard rescapée d'Auschwitz.

Il est fondamental pour nous tous de poursuivre, à travers ce devoir de mémoire, la transmission des valeurs de respect et de liberté auxquelles

nous croyons mais aussi de tout faire pour perpétuer le souvenir de ceux qui ont sacrifié leur vie pour que ces valeurs perdurent.

Nous ne remercierons jamais assez M. Aubrac d'avoir accepté, malgré son grand âge, de se rendre à Altkirch à la rencontre de nos lycéens. Nous avons tous été frappés par sa vitalité, sa force de caractère et son optimisme qui ont été une grande leçon pour chacun de nous. ■

Françoise Dieterich,
pour l'équipe des professeurs d'histoire-géographie du lycée

Sa biographie en bref

- 31 juillet 1914 – Naissance à Vesoul de Raymond Samuel
- 14 décembre 1939 – Jeune ingénieur des Ponts et chaussées, il épouse Lucie Bernard, professeur d'Histoire-Géographie au lycée des Pontonniers de Strasbourg.
- Juin 40 – fait prisonnier à Sarrebourg. Lucie organise son évasion en août. Rentre en résistance sous le nom de Raymond Aubrac.
- Début janvier 1942 – Rencontre avec Jean Moulin.
- 15 mars 1943 – Première arrestation avec deux adjoints. Libéré.
- 21 juin 1943 – Arrêté en même temps que Jean Moulin à Caluire.
- 21 octobre 1943 – Evasion spectaculaire avec 14 camarades dans le boulevard des Hirondelles à Lyon.
- Février 1944 – Départ pour Londres où Lucie accouche de leur fille Catherine.
- 6 juin 1944 – Délégué à l'Assemblée Consultative d'Alger.
- 6 août 1944 – Nommé commissaire de la République à Marseille.
- 1945 – Nommé commissaire aux Travaux pour la Bretagne, puis responsable national du déminage.

VERBATIM

- *La Résistance commence par un effort d'information. Il faut informer les gens.*
- *Les résistants sont tous des optimistes.*
- *La plus grande reconnaissance est la liberté, ma liberté.*
- *Le vrai héritage de mes camarades, il est à vous.*
- *On fait quelque chose parce que l'on croit que cela va servir... si on n'a pas le sentiment de réagir, de pouvoir gagner, on reste les bras ballants.*
- *Pétain a été un énorme problème. Héros dans l'imaginaire collectif car vainqueur lors de la Première Guerre mondiale. Dans le chaos, il a été un espoir et on lui a fait confiance jusqu'en novembre 1942. Après il fallait être aveugle, sot ou malveillant.*

D'après l'Alsace du 09.10.08

Son point de vue sur le film *Lucie Aubrac* de Claude Berri :

« Lucie et moi n'avons pas trop aimé le film. Ce n'est pas un mauvais film mais Claude Berri en a fait un film d'amour sur fond de résistance et il y a quelques erreurs notamment celle de l'évasion de la Gestapo de Lyon. Dans le film mon personnage embrasse Lucie en pleine rue. Alors qu'en fait j'avais pris une balle dans la joue et on ne pensait qu'à fuir au plus vite... Au début du film mon personnage fait sauter un train. De ma vie, je vous le jure, je n'ai jamais fait sauter de train. Dites-le à la SNCF. »

Pour marquer l'événement les professeurs ont ressorti de leurs cartons une exposition sur Auschwitz

Fruit d'une collaboration entre le photographe Jacques Levesque, les professeurs Françoise Dietrich, Yasmine Schorr et Claudine Dumel, et les élèves de 1ère S3 du lycée Henner, l'exposition *Auschwitz : regards croisés* rend compte de la découverte du camp d'extermination d'Auschwitz - Birkenau par ces élèves au printemps 2005.

Présentée une première fois en septembre 2005, primée par la fondation André Maginot, l'exposition est à nouveau mise en place pour la venue de R. Aubrac.

Elle se compose de trente-trois clichés en noir et blanc qui, comme l'explique Jacques Levesque, « prennent comme fil directeur deux élèves qui ont accepté d'être photographiés et montrent les émotions que peuvent ressentir les jeunes ». Chaque photo est accompagnée d'un court commentaire des élèves qui dénote leur bouleversement face à cette terrible réalité des camps.

Jacques Levesque souhaite « que cette exposition tourne dans les lycées. Elle est conçue pour cela. ».



En guise de conclusion : Le mot du proviseur J.J. Feltz.

Monsieur,

Au nom de tous les élèves, de tous les enseignants mobilisés par les actions d'éducation à la citoyenneté, par le devoir de mémoire, et au nom de l'équipe de direction du Lycée Jean-Jacques Henner, je tiens à vous exprimer ici et solennellement l'expression chaleureuse de nos remerciements.

Votre exposé introductif, puis la clarté et la concision de vos réponses, votre simplicité et votre modestie nous ont, positivement impressionnés, comme la lumière impressionne une plaque photographique. Merci pour cette leçon d'Histoire – non pas comme quelque cours magistral – mais comme appel à l'optimisme pour le futur.

Passeur de témoin, comme un sportif s'engage pour son équipe, vous êtes passeur de valeurs qui nous permettent encore – avec conviction et engagement – de parler de Liberté, d'Égalité et de Fraternité.

Merci.
J.J. Feltz

Un témoignage en photos : Joseph Kuhn l'insoumis

La Seconde Guerre mondiale a très durement éprouvé la famille Kuhn-Dollé habitant alors Sélestat. Des cinq enfants du couple les trois plus âgés furent confrontés à l'incorporation de force. L'aîné, Joseph « l'insoumis », ayant échoué dans sa tentative de rejoindre la France occupée, se cacha pendant plus de deux ans dans une cave chez ses tantes et oncle à Triembach-au-Val ; il mourut brutalement en 1947 des séquelles de sa claustration. Le second, René, dénoncé par un infirmier de l'hôpital de Sélestat, fut incorporé de force et tué sur le front en Lettonie en 1944 à l'âge de vingt ans. Tharsice, le troisième, élève au lycée Koeberlé de Sélestat fut incorporé dès 16 ans comme Luftwaffenhelfer ; il réussit à s'évader à l'occasion d'une permission...

Agé de 80 ans, unique survivant de la famille, Tharsice mène actuellement un remarquable travail pour sauvegarder la mémoire non seulement de ses deux frères mais de tous les « Malgré-nous ». Membre très actif de l'AMAM il a été de toutes les étapes de la construction du Mémorial. Plus récemment il a remis au Musée de l'Armée à Paris son « trésor de guerre » : une collection de trente-trois remarquables photos prises par son frère Joseph à qui son appareil photo, un Deckel-München 1933, tenait compagnie dans sa cachette. Il s'agit d'un extraordinaire témoignage en images montrant un alsacien traqué et résistant à sa façon à l'envahisseur nazi. Ces documents ont été numérisés et ainsi mis à la disposition du public sur le site du Musée de l'Armée : www.photo.rm.n.fr (cliquer sur « recherche » et taper Joseph Kuhn). Un témoignage tout à fait exceptionnel dont Tharsice Kuhn nous a autorisés à publier les images les plus significatives. ■



Autoportrait de Joseph Kuhn (1922-1947) en buste avec la croix de Lorraine et le V de la victoire : un grand gaillard, cheveux longs et grosse barbe. Passionné de photographie il développait lui-même ses films ; on imagine ce qui serait arrivé si les Allemands, qui avaient perquisitionné plusieurs fois la maison de sa cachette, avaient mis la main sur une seule de ses plaques ou un seul de ses cahiers car, pour passer le temps, il écrivait souvent.



Joseph et son frère Tharsice, un moment de détente.



A l'écoute de Radio-Londres avec ses deux tantes qui l'ont caché.



Une partie d'échecs avec son frère René, incorporé de force en permission.



Dans sa cachette aménagée dans la cave de Triembach : un réduit entre deux caves, un peu plus de trois mètres de long sur soixante centimètres de large, sans lumière à l'exception d'une bougie, avec comme seul mobilier un fauteuil sur lequel il essayait de dormir et un seau de toilette. L'humidité, le manque d'air et l'absence de lumière altérèrent gravement la santé de Joseph. « *Il fallait tout envisager, se souvient son frère, et on avait creusé une tombe dans la cave car dans le village personne ne devait être au courant du réfractaire caché* ». (la loi de la Sippenhaft établissait la culpabilité collective de la famille et des amis).



Joseph et sa mère dans la cuisine sur la trappe d'accès à la cache. Un tapis était cloué sur la trappe pour la dissimuler.



Joseph dans la trappe qui permet l'accès à la cache.



Joseph et son frère, incorporé de force en permission, lacèrent un drapeau nazi.



Fraülein Irene : au moment de la débâcle allemande, le danger s'accroissant à Triembach, Joseph se rase, se travestit en femme et sous le nom de Fraülein Irene réussit à rejoindre les troupes américaines. La photo le montre à son départ en compagnie de ses parents.

Photographies : ©Musée de l'Armée - Paris

Il y a cinquante ans, la grande vague des évasions d'Alsace

Le front du refus à l'armée nazie

Témoignage de Jean-Pierre Spenle, président de l'Amicale des Anciens du GMA

Il y a quelque mois, l'Alsace s'est souvenue du "Diktat" du Gauleiter Wagner, ordonnant l'incorporation des citoyens français des Départements du Rhin dans l'armée allemande.

A cet acte criminel devait répondre le refus clair et déterminé de nombre de jeunes appelés et de leurs familles ; refus rendu très périlleux en raison de la férocité de la répression qui s'abattit sur tous ceux qui osèrent ainsi défier l'occupant.

Il faut rappeler que les évadés, pris durant leur tentative, encouraient la peine de mort et que leurs familles étaient arrêtées et déportées en Allemagne.

Cette répression impitoyable rend plus méritoire encore le courage de tous ceux qui, seuls ou en groupes, forcèrent le passage des frontières de l'Alsace annexée de fait. Ils risquèrent leur vie pour reprendre le combat dans les rangs des Forces Françaises Combattantes et leur nombre fut important : plus de 10 000 Cartes de Réfractaires ont été délivrées dans nos deux départements par le Ministère des Anciens Combattants.

Nous avons jugé utile de commémorer ces événements qui ont débuté durant l'hiver 1943, afin de ne pas oublier le souvenir de ceux qui risquèrent leur vie pour ne pas endosser l'uniforme que les nazis voulaient leur imposer.

Les évasions ont revêtu des formes multiples, et nous avons pu rassembler quelques témoignages vécus qui illustreront leur mémoire.

Les évasions collectives

Le 11 Février 1943, un groupe de 182 réfractaires originaires de Waldighoffen et des villages voisins, se rassemblent afin de forcer, ensemble, le passage de la frontière suisse. Parmi les organisateurs de cette colonne, l'on trouvait

Charles Schmitt, François Grimm, Pierre Peter. Certains insoumis étaient armés : carabine allemande, fusil Lebel, revolvers, poignards ; il fut décidé d'aller de l'avant sans s'arrêter et d'abattre tout Allemand qui viendrait s'opposer à leur marche.

Après bien des péripéties, le groupe atteignit la frontière suisse à la borne N°411, près du Largin, où à l'initiative de Charles Schmitt, ils entonnèrent « *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* ». Grâce à l'intervention du Maire de Bonfol, les autorités suisses ne refoulèrent pas ces évadés qui furent internés.

Encouragés par ce succès, 86 autres jeunes insoumis, des villages de Durmenach, Fislis et environs, parmi lesquels Félix Doppler, Louis Rey et Raymond Stehlin, réussirent le 13 Février 1943, à franchir la frontière et ils se retrouvèrent au camp d'internement de Buren, dans le canton de Berne.

La réaction des Allemands à ces premiers résultats fut très rapide ; d'importants renforts de police et de gendarmerie furent déployés le long de la frontière suisse, avec l'ordre de tirer à vue et sans sommation sur quiconque s'en approcherait.

Le drame de Ballersdorf

Voulant imiter ces exemples, 18 jeunes gens de Ballersdorf et environs, tentèrent, à leur tour, de prendre la route de la liberté. Ils avaient 22 kilomètres à parcourir pour atteindre la frontière.

La colonne, armée de fusils et de revolvers, suit la voie de chemin de fer allant vers la Suisse. Entre Seppois-le-Bas et Seppois-le-Haut, elle rencontre des garde-frontière allemands. Le feu est ouvert et un Allemand est abattu, les autres ripostent : un évadé, Aimé Burgy est tué sur le coup, un second, Charles Wiest est grièvement blessé, son camarade Ernest Wiest se

porte à son secours, les deux sont lâchement abattus par les Allemands. Les autres évadés, pris de panique, s'enfuient et commettent l'erreur fatale de rentrer chez eux.

Le lendemain matin, Ballersdorf est encerclé par la Gestapo et les S.S. Les réfractaires sont arrêtés et conduits à la prison de Strasbourg. Le 16 Février 1943, les 14 patriotes comparaissent devant le Tribunal du Peuple, qui les condamne à la peine de mort. Le Président du Tribunal, un Allemand nommé Huber, convoque les avocats alsaciens qui les ont défendus et les assure que la condamnation à mort a été prononcée afin de dissuader d'autres candidats à l'évasion et qu'ils peuvent déposer un recours en grâce. Il leur enjoint de communiquer cet entretien aux 14 condamnés.

Le 17 Février 1943, ils sont embarqués dans un camion qui prend la direction du Camp du Struthof. Arrivés à la carrière, les condamnés sont alignés face à un peloton de dix hommes et fusillés par groupes de quatre. Ils meurent fidèles à leur idéal patriotique, martyrs de la jeunesse d'Alsace.

Leurs parents, arrêtés en même temps qu'eux, sont internés au camp de Schirmeck ; là, ils apprennent l'exécution de leurs enfants. Le père de l'un d'eux déclare : « *Je préfère le savoir mort que sous l'uniforme allemand* ».

Un seul des évadés, Mr. René Grienberger, a échappé à la capture, se trouvant éloigné du groupe au moment de la fusillade. Après de terribles épreuves, vivant comme une bête traquée, il échappe aux recherches et arrive à passer en Suisse le 8 Mai 1943.

Les évasions individuelles

Après ces tragiques événements, il apparut que la formule des évasions collectives présentait trop de risques. Les réfractaires entreprirent de s'évader seuls ou en très petits groupes. Des trésors d'ingéniosité furent déployés, dont nous retrouvons les témoignages dans les récits de ceux qui ont demandé la Médaille des Evadés.

Beaucoup continuèrent à passer en Suisse, ou à franchir les Vosges, par champs et forêts, déjouant la surveillance des Allemands, s'orientant à la boussole, se dissimulant dans les bois. Ils trouvèrent l'aide de passeurs, patriotes courageux et obscurs, qui leur permirent de réussir leur évasion.

Certains utilisèrent une particularité géographique, ils se rendirent en Allemagne, dans la région de Loerrach, et passèrent la frontière germano-suisse, moins surveillée que celle d'Alsace.

D'autres franchirent le Rhin à la nage, en se mettant à l'eau sur la rive allemande, très en amont de Bâle, afin que le courant les entraîne jusqu'à la rive suisse.



Construction d'une route par des évadés français regroupés dans un camp suisse

Un moyen très employé, grâce au dévouement des cheminots résistants, consistait à se dissimuler sur les boggies des wagons chargés de charbon qui se rendaient en Suisse. La méthode était très risquée, mais fonctionna avec succès.

L'évasion réussie du Général d'Armée Henri Giraud, le 22 Avril 1943, qui passa la frontière suisse par Liebsdorf et Oberlarg, mis les Allemands en fureur. Les représailles s'abatirent sur les résistants qui l'avaient aidé : le Révérend Père Joseph Stamm et l'hôtelier René Ortlieb sont arrêtés, déportés en Allemagne et fusillés au Camp de Wolfach, le 17 Avril 1945. Ces héroïques passeurs avaient également fait évader des dizaines de jeunes gens qui étaient guidés par le garde-forestier Henri Kupfer. Celui-ci, prévenu à temps, réussit à passer en Suisse, ainsi que la famille Weiss de Mulhouse, qui faisait partie du même réseau. Tous ces dévouements méritent de survivre dans nos mémoires. Un autre résistant de cette équipe, Henri Veit, périt assassiné par des miliciens près de Belfort.

Les déportations des familles

Excédés par l'esprit de résistance des Alsaciens, les Allemands pensèrent avoir trouvé un moyen d'enrayer les évasions. Ils recoururent au système des prises d'otages : les familles des évadés seront arrêtées et déportées en Allemagne. Les candidats à l'évasion devront affronter un douloureux cas de conscience : s'évader et voir leurs familles subir de dures représailles.

Dès le 20 Février 1943, des arrestations massives sont opérées un peu partout et notamment dans la région sundgovienne. Hommes, femmes, enfants et vieillards sont embarqués dans des camions militaires et transportés depuis Altkirch, en wagons plombés, dans des camps spéciaux au Wurtemberg et en Saxe.

D'autres suspects, passeurs, réfractaires ou résistants, sont internés à Schirmeck ou déportés dans différents camps de concentration. Près de 3 000 personnes du seul arrondissement d'Altkirch connurent ce triste sort.

Le refus continue envers et contre tout

Malgré la terreur et les représailles, les évasions ne cessèrent jamais. Beaucoup de jeunes qui n'avaient pu fuir avant leur incorporation, profitèrent de leur première permission pour s'évader en désertant leur unité. Parmi ceux-ci nous évoquons l'évasion de Maurice Diringger, Fernand Mura et Antoine Immele. Incorporés de force à la 2^{ème} Compagnie du 481^{ème} Bataillon de Grenadiers, ils désertent à Bayreuth en Allemagne. Ils jettent leurs uniformes et revêtent des habits civils, remis par le père de M. Mura. Leur devise : « *se promener au nez et à la barbe des Allemands* », afin de réussir. Leur témérité est récompensée : ils achètent des billets de chemin de fer, et prennent le train pour Strasbourg. Là, ils

déjouent la surveillance des "Feldgendarmen", car leur désertion est déjà signalée. En cas de capture, le peloton d'exécution les attend. Aidés par un cheminot, et après de multiples dangers, ils passent en Suisse, dans la guérite de serre-frein d'un wagon de charbon.

les camps d'internement en Suisse

Quel est le sort des évadés après leur arrivée sur le sol helvétique ? ils sont d'abord interrogés par la police, et souvent, par le Service de Renseignement de l'Armée suisse, qui cherche à connaître la position des unités allemandes en Alsace.

Ils sont ensuite dirigés vers un camp d'internement. Les déserteurs de la Wehrmacht sont regroupés dans un camp d'internés militaires. Ils reçoivent des tenues kaki de l'armée britannique, avec l'écusson tricolore et la barrette "FRANCE". Un Officier suisse commande le

camp, assisté par des officiers et sous-officiers français évadés. Ceux-ci en profitent pour entraîner les évadés par des sports et des exercices militaires, en vue de la reprise du combat.

Les autres réfractaires, qui n'ont pas encore accompli de service militaire, sont internés dans des camps de travail. Ils touchent des treillis et sont envoyés sur des chantiers divers : extraction de tourbe, drainage, abatage d'arbres etc.

Certains sont détachés chez des agriculteurs ou des artisans suisses, qui les louent à la Direction Centrale des Camps, pour remplacer leurs employés suisses qui servent dans l'armée fédérale, alors sur le pied de guerre, pour couvrir les frontières contre toute agression.

Les Suisses ont accueilli très correctement les évadés d'Alsace et ont fermé les yeux sur les activités de la Résistance, qui préparait leur retour en France pour la reprise du combat contre l'ennemi. ■

LE GROUPE MOBILE D'ALSACE



Le G.M.A à Ornans



G.M.A internés Eggstwil

Les Chefs de la résistance alsacienne du réseau Martial avaient décidé de faire participer les évadés à la libération de la France.

En Novembre 1943, le Commandant Georges arrive à passer en Suisse, venant de Lyon. Avec le concours du R.P.Keller, lui-même évadé et Aumônier des internés, il met sur pied le recensement des internés alsaciens, auxquels se joignent volontairement des évadés lorrains et des Français résidant en Suisse, parmi lesquels le Capitaine André Brandt, qui fût Président de la Société Industrielle de Mulhouse et le Lt Colonel Auguste Baumeister, industriel à Genève.

Grâce au concours des services secrets américains de l'Ambassade de Berne, le Commandant Georges met en place une équipe clandestine basée à Genève et au Consulat de France de Bâle, dont le Consul soutient la Résistance.

Après le débarquement de la 1^{ère} Armée Française du Général De Lattre De Tassigny, et avec son accord, les deux mille internés en Suisse retrouvent la France libérée au Col des Roches. Ils forment, à Ornans, les 1^{er} et 4^{ème} bataillons de Chasseurs à Pied du Groupe Mobile D'Alsace et sont rattachés à la 9^{ème} Division d'Infanterie Coloniale. Ils reprennent le combat sous l'uniforme français.

Juste retour de l'histoire, c'est à Seppois-le-Bas, premier village d'Alsace libéré, que le G.M.A. s'illustre au cours de durs combats, au coude à coude avec le 152^{ème} R.I. Les Allemands sont mis en fuite et abandonnent des dizaines de cadavres dans les bois, hachés par la mitraille. Les morts de Ballersdorf sont vengés par leurs camarades, qui reviennent en Alsace, les armes à la main.

En ces Jours de l'hiver 2009, souvenons-nous des évadés, des fusillés, de leurs familles déportées, des passeurs, des résistants. Ils ont magnifiquement illustré l'attachement et la fidélité des Alsaciens à la France et à la République. ■

Un adolescent face à la déportation

Témoignage de François Amoudruz

Chapitre 1 : ma vie à Clermont-Ferrand

Une vie paisible et heureuse

Je suis né en septembre 1926. J'ai deux sœurs : l'aînée, Madeleine (connue plus tard sous le nom de Madeleine Rebérioux), qui exercerait plus tard la profession d'historienne, et la cadette, Paulette, qui ferait de la résistance. Je suis le benjamin de la famille, et mon tempérament est plutôt taquin.

Nous quittâmes Lyon en 1934, suite aux nominations de mes parents, des fonctionnaires, pour habiter Clermont-Ferrand. Pendant cinq ans, nous avons vécu, paisibles et heureux, dans cette ville. Je suivis les classes de 7^{ème} et de 8^{ème} au petit lycée Blaise Pascal. Mon niveau scolaire était tout à fait convenable, et je crois pouvoir affirmer que ma réussite était régulière, grâce à des résultats stables. En 1942, j'entrai en classe de première au grand lycée, à l'âge de quinze ans et demi. En 1943, je réussis mon baccalauréat « philosophie et lettres ». J'avais alors seize ans et demi.

Je m'accordais néanmoins quelques divertissements ; je citerai en particulier le piano ; on me classait parmi les meilleurs pianistes clermontois ! J'étais également très attiré par la vie au grand air, la marche et le camping, ce qui m'a amené à m'engager dans le mouvement « scout ». Toutes ces expériences de jeunesse joueraient un grand rôle dans mes expériences concentrationnaires : elles me permirent d'y résister, tant moralement que physiquement, et elles me donnèrent un sens aigu de la solidarité.

L'arrivée des Alsaciens

À l'automne 1943, je m'inscrivis en même temps à la Faculté de Droit, et à l'école de commerce. La rentrée eut lieu en octobre pour le commerce et en novembre pour le droit. En septembre 1939 nous vîmes arriver

à Clermont-Ferrand de nombreux Alsaciens. Ce fut un tel remue-ménage ! Ces hommes, ces femmes, ces enfants parlaient tous un français très convenable, même si pour certains c'était avec un accent prononcé. Pour ce que j'ai pu en voir, ils ont été accueillis correctement par les Clermontois, qui leur ont permis de s'installer. Nous les appelions parfois les « ya ya » entre nous, cela sans aucune méchanceté.

Ces réfugiés, voyageant dans des conditions précaires, n'avaient emporté que le strict nécessaire. Les plus chanceux roulaient dans des voitures croulant sous les bagages, mais ils étaient rares, enfin, on voyait des camions chargés à ras bord d'objets de toutes sortes, parmi lesquels on pouvait entendre, ou apercevoir, des animaux domestiques. La plupart de ces arrivants affichaient de petites mines et semblaient très fatigués, épuisés par le voyage.

Ceux que nous questionnâmes nous expliquèrent que l'Alsace venait d'être envahie par les nazis, que la population de Strasbourg avait été évacuée par mesure de précaution, et que les membres de l'université ainsi que les employés de la Bibliothèque Nationale et Universitaire se repliaient en Auvergne sur ordre du gouvernement français. Pas question pour eux de travailler dans une Université contrôlée par les nazis !



Carte d'adhérent de François Amoudruz à l'Association des Internés et Déportés politiques et de leurs familles. La carte date de 1945 mais la photo est antérieure à son arrestation

Provence depuis l'Afrique du Nord.

Le matin du jeudi 25 novembre 1943, je me rendis à l'université, comme tous les jours depuis plusieurs semaines. Nous commençons les cours à huit heures, et à neuf heures quinze, j'étais en cours de droit quand une soudaine agitation – on entendait des cris de tous côtés ! – me fit regarder par la fenêtre. Ce que je vis là me stupéfia : des dizaines de gestapistes (je le sus à cause de leur accoutrement sinistre : chapeau et imperméable noir) avaient déjà rassemblé des étudiants dans la cour.

Nous nous retrouvâmes à notre tour dans la cour encerclée. Je dus porter mes affaires, c'est à dire mes livres et mes cahiers de cours, de dix heures à seize heures. C'était lourd ! J'avais peur, mal au ventre, je ne me sentais pas bien et je me posais beaucoup de questions. Tout se mélangeait dans ma tête. J'avais froid, et mal partout. Je n'avais qu'une envie : m'asseoir et poser ces maudits livres et cahiers.

J'avais des raisons d'être inquiet, parce que mon propre beau-frère avait été arrêté par la Gestapo quelques jours auparavant, le 4 novembre, sur son lieu de travail, la bibliothèque, à cause de son appartenance à un mouvement de résistance. Il faut préciser que trente-sept étudiants alsaciens avaient été « raflés » à la Gallia (la cité universitaire) dans la nuit du 24 au 25 juin 1943 ; ils avaient été internés puis déportés dans des camps de concentration. Les Alsaciens étaient particulièrement suspectés d'être



Clermont-Ferrand : la prison militaire allemande où Fr. Amoudruz occupa la cellule 43 du 25.11.43 au 30.12.43

L'Université encerclée

Malheureusement la situation se compliqua en novembre 1942, quand les troupes allemandes franchirent la ligne de démarcation pour occuper la France du Sud. En effet les autorités allemandes craignaient alors un débarquement allié en

antinazis, résistants et même presque des terroristes, parce qu'ils refusaient de revenir dans l'Alsace annexée.

Arrestation et interrogatoire

Lorsque ce fut mon tour, je me retrouvai face à un étudiant français, un collaborateur, qui semblait être le responsable de ce contrôle. Il se chargea de vérifier mon identité. M'ayant immédiatement reconnu comme frère de Paulette et beau-frère de Serge, il me remit entre les mains de deux hommes de la Gestapo, qui me poussèrent dans une voiture pour m'emmener à la prison militaire, au « 92 » de la rue Pélissier. Je fus jeté dans la cellule N° 43. Auparavant, on m'avait tout pris (livres et documents de travail, argent, papiers, cartes d'alimentation), tout sauf l'insigne « Eclaireurs de France » fixé à la boutonnière de mon veston. On me laissa croupir là, jusqu'au début du mois de décembre.

Je fus alors extirpé de mon cachot pour être conduit à l'interrogatoire. Je m'avançais le long de ces couloirs gris et sombres, qui prenaient l'aspect d'un corridor qui ne pouvait mener qu'à la souffrance et à la mort ... Tout à coup, on me poussa en avant de façon brutale et je me retrouvai trébuchant au milieu d'une pièce plutôt petite. Un peu de lumière arrivait par une minuscule fenêtre, juste sur la table. L'agent de la Gestapo qui conduisait l'interrogatoire jouait avec son revolver, cherchant à m'intimider. Il parlait très fort, me demandant avec son accent germanique aux consonances dures et strictes « *Nom ? Prénom ? Date de naissance ?* »

François Amoudruz, né en septembre 1926...

... « *Gut... gut... Quelles sont précisément tes activités ?* » me demanda-t-il en fouillant dans ses papiers.

Je me rappelai aussitôt que mon beau-frère, Serge Fischer, avait été arrêté trois semaines auparavant, à la bibliothèque universitaire, où il travaillait, pour ses contacts avec la résistance.

Je craignais que Serge n'ait parlé sous la torture, qu'il n'ait cité mon nom, et qu'ainsi, la police allemande ait pu remonter jusqu'à moi. Si tel était le cas, je ne donnais plus très cher de ma peau, et les heures à venir s'annonçaient douloureuses. Dans un réflexe machinal, j'essayai de dissimuler l'insigne des Eclaireurs de France que je portais au revers de ma veste, ces groupes scouts étaient soupçonnés d'avoir des liens avec la résistance, en grande partie à raison.

« *Euh... Je poursuis mes études à la faculté de droit et à l'école de commerce...* » répondis-je.

« *Ach... Pour un Français, tu travailles beaucoup trop !* » Puis il éclata d'un grand rire sonore.

« *Tu n'aurais pas plutôt encore un autre genre d'activité ? Par exemple avec des terroristes ?* » précisa-t-il en frappant de grands coups de la crosse de son revolver sur la table.

« *Je ne pratique aucune activité en-dehors de mes études, qui me prennent l'essentiel de mon temps... Ah si, juste un peu de piano ; j'ai d'ailleurs acquis un bon niveau...* »

Le représentant de la Gestapo se leva, vint tourner autour de ma chaise, jouant toujours avec son revolver. Il s'arrêta derrière moi, et d'un geste brutal, m'arracha l'insigne scout, emportant au passage, un morceau de tissu. Il hurla dans mes oreilles : « *Et ça ? qu'est-ce que c'est ? du piano peut-être ?* »

Il poursuivit en hurlant. « *Et bien sûr, tu ne sais pas que ces voyous de scouts sont des terroristes ?* » Il retourna s'asseoir en face de moi, griffonna quelques mots sur un papier qu'il glissa dans son dossier. Néanmoins, je cherchai à me justifier « *Je ne fais plus partie de son mouvement. D'ailleurs, je ne connais...* »

« *Tu sais ce qu'on leur fait, aux terroristes ?* » me coupa-t-il avec une voix posée et calme, tout en manipulant son revolver.

« *Euh oui, ça je le sais...* »

« *Tu sais ce qu'on fait aux terroristes ?* » dit-il d'une voix plus forte.

Il me posa des questions sur mes activités aux Eclaireurs de France, mais, et ce fut là ma chance, rien sur ma soeur et mon beau-frère. Il conclut :

« *Nous allons voir ce que nous ferons de toi.* »

Il appela les gardes qui me ramenèrent dans ma cellule. L'interrogatoire, qui n'avait duré qu'une vingtaine de minutes, m'avait semblé durer des heures.

Je fus laissé encore plusieurs semaines, dans l'incertitude la plus totale concernant mon sort. Ma longue attente était ponctuée par les cris des prisonniers torturés, et ceux de leurs tortionnaires. Je reconnaissais des ordres, des questions, en français et en allemand. J'entendais aussi le bruit sourd de coups frappés. Heureusement, les discussions avec mes compagnons d'infortune m'aidaient à faire face. ■

(à suivre au prochain numéro...)

L'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand



Un groupe d'étudiants en droit à l'université de Clermont en 1942 ; tout à gauche Marcel Rudloff, futur maire de Strasbourg.

Témoignage de Marcel Rudloff, alors étudiant à la faculté de Droit.

« *Réfugiés alsaciens, nous formions une communauté très soudée, très solidaire car nous étions tous du même âge, de la même formation universitaire, habités des mêmes soucis et des mêmes espoirs. En plus nous avons bénéficié de relations exceptionnelles avec nos professeurs qui partageaient intensément nos joies, nos peines et notre espérance fondamentale : le retour en Alsace libérée...*

Cette ambiance d'attente douloureuse mais studieuse prit fin brutalement le 27 novembre 1942 avec l'invasion de la zone sud par la Wehrmacht ; la Gestapo s'installa aussitôt à Chamalières. Dès lors allait commencer la période tragique, ponctuée de rafles, d'attentats, de déportations, de tortures qui ont ensanglanté l'histoire de l'université de Strasbourg... » ■

in Saisons d'Alsace, Hiver 1991/92

Recensement des victimes :

*Un premier fichier socle de 25 000 incorporés de force
« morts et disparus »*

En mars 2007, le Conseil Général du Bas-Rhin s'est fixé un objectif ambitieux : recenser les victimes alsaciennes de la Seconde Guerre mondiale et susciter la recherche historique sur la période de guerre en Alsace. Si ce projet se décline en de multiples volets, son principal objectif reste la constitution de la base de données de l'ensemble des victimes engendrées par le second conflit mondial et l'annexion allemande de 1940 à 1945.

Recensement : recueil des premières données nominatives

Réalisé en lien avec le Département du Haut-Rhin et la Région Alsace, ce recensement vise à rassembler, traiter et mettre à la disposition du public toutes les données relatives à la Seconde Guerre mondiale et aux nombreuses victimes engendrées par la situation d'annexion de fait qu'a connue la région entre 1940 et 1945.

Après la mise en place d'une méthodologie de recherche et l'obtention des premières dérogations de consultation et de reproduction d'archives, le projet est entré dans une phase de collecte et de croisement d'informations et de listes nominatives.

La collecte de données s'effectue simultanément sur l'ensemble des catégories de victimes, même si la priorité a été donnée à celle des incorporés de force, pour laquelle les informations disponibles sont les plus nombreuses et les plus aisément exploitables (données informatisées).

Le croisement des premières listes recueillies a permis la constitution d'un fichier socle de 25 000 incorporés de force Alsaciens « morts et disparus ».

Une consultation des communes est prévue en 2009 avec la présentation de la démarche globale de recueil de données et l'engagement d'un partenariat avec les communes prévoyant la transmission et la rectification de cette première liste.

Bien entendu, le travail de collecte de nouveaux fichiers se poursuivra en 2009, dans le but de compléter et d'enrichir la base de données, et ce pour l'ensemble des catégories de victimes à recenser. D'ores et déjà, des développements spécifiques relatifs au sort des communautés juives alsaciennes durant le second conflit mondial sont en cours, en concertation avec les représentants laïcs et religieux de ces communautés.

Parallèlement, les premiers développements informatiques de la base de données, destinée à recueillir l'ensemble des informations rassemblées au cours des recherches, ont été entrepris et une maquette a été élaborée avec l'aide de la Direction des services informatiques du Conseil Général.

Et toujours les archives russes...

Dans le cadre du projet de recensement, une équipe technique du Conseil Général s'était rendue à Tambov, en octobre 2007, pour y recueillir les archives administratives du camp de Tambov et de l'hôpital de Kirsanov, soit 4000 pages de documents.

Ces archives, en écriture cyrillique, font actuellement l'objet d'une traduction qui a démarré cet automne.

A cet effet, le Conseil Général a signé une convention avec le département d'études slaves de l'Université de Strasbourg, qui garantit notamment le niveau scientifique de la traduction, avec la mise à disposition d'un groupe d'étudiants russophones et un encadrement dédié, rémunérés par le Département.

Dans le prolongement de la mission réalisée à Tambov, nous avons continué à nous intéresser aux archives russes avec notamment un



Lors d'un récent déplacement en Russie, une équipe du Conseil Général a ramené une série de photos du camp de Tambov.

nouveau déplacement en Russie en novembre 2008. Ce déplacement avait pour objectif de déterminer l'intérêt et les conditions d'exploitation de nouveaux gisements d'archives sur l'incorporation de force. Il a permis notamment :

- La découverte, dans les registres des cimetières et de transport d'une dizaine de camps conservés par les archives militaires à Moscou, d'identités nouvelles de Français qui ne figuraient pas sur les listes déjà connues.

- La confirmation de l'intérêt des archives de Saint-Petersbourg. Ces archives recèlent potentiellement des listes de prisonniers soignés par l'armée soviétique avant leur transfert dans les camps gérés par le NKVD.

Ce déplacement a permis également de ramener en Alsace une série de photos du camp de Tambov, qui feront l'objet d'une exposition en 2010.

Parallèlement, nous procédons actuellement à l'envoi d'un courrier à l'ensemble des services d'archives des Régions administratives des pays de l'Est, où des camps de prisonniers de guerre ont été mentionnés.

Développement d'une politique de recherche historique

A côté de ce recensement s'est engagé, fin 2008, en partenariat avec les universités, un travail de recueil de témoignages et de recherches historiques sur la période de l'annexion de fait en Alsace.

Cette recherche doit permettre de progresser dans la connaissance des destins individuels et collectifs des Alsaciens durant cette période et donc de contribuer directement à la réalisation du recensement des victimes.

L'exploitation des archives ramenées de Tambov, mais aussi le traitement de sujets historiques très peu exploités jusqu'à présent figurent au programme de cette politique de partenariat avec les universités, qui pourra prendre plusieurs formes : Financement ou co-financement de thèses, de mémoires de master, de notes d'études, aide au recueil de témoignages ou encore accueil de stagiaires. ■

Christophe Heitz

Création d'une fonction de « Délégué à la Mémoire Régionale »



Pour marquer leur attachement à l'histoire de l'Alsace, développer de nouvelles actions mémorielles et coordonner davantage leurs interventions, la Région Alsace, le Conseil Général du Haut-Rhin et le Conseil Général du Bas-Rhin ont décidé de créer une nouvelle fonction de « Délégué à la Mémoire Régionale ». C'est à Alphonse Trœstler que les trois collectivités ont confié cette mission.

Cette initiative s'inscrit également dans la volonté commune des trois grandes collectivités alsaciennes de mettre en œuvre une coopération renforcée dans un certain nombre de domaines. En ce qui concerne tout particulièrement la politique mémorielle engagée par les trois collectivités, elle poursuit un double objectif :

- mettre en œuvre, à l'égard de toutes les victimes alsaciennes des conflits contemporains et de leurs proches, l'indispensable devoir de mémoire qui leur est légitimement dû, en raison de leurs sacrifices, par les générations présentes ;

- faire connaître aux visiteurs venant d'autres régions de France et d'Europe, mais aussi aux jeunes Alsaciens, le sort singulier qui a été celui de l'Alsace, le rôle spécifique qui appartient à notre région dans la construction européenne et la promotion de la paix.

C'est dans cet esprit et pour conduire de manière coordonnée leurs actions dans le domaine du devoir de mémoire que les trois collectivités ont décidé de créer, le 1er septembre 2008, sous forme d'un poste à mi-temps pris en charge à parts égales entre elles, cette nouvelle fonction de Délégué à la Mémoire Régionale qui a été présentée officiellement par les Présidents Zeller, Buttner et Kennel à la presse régionale le 8 janvier dernier.

Cette mission, qui est l'expression d'une réelle volonté politique tant dans ses motivations que dans ses prolongements, vise, d'une part, à proposer et à coordonner les grandes orientations de la politique mémorielle régionale et ce, dans la continuité de la politique entreprise avec la création du Mémorial de l'Alsace-Moselle et, plus récemment, la mise en chantier du recensement de toutes les victimes alsaciennes de la Seconde Guerre mondiale et, d'autre part, à représenter les trois grandes collectivités dans les instances consacrées à la mémoire régionale.

Le Délégué à la Mémoire Régionale sera, de ce fait, l'interlocuteur privilégié des associations et institutions publiques œuvrant dans le domaine du devoir de mémoire. Il présidera, notamment, le Comité d'Orientation et de Suivi du Mémorial de l'Alsace-Moselle, appelé à devenir le « Comité d'Orientation et de Suivi de la Politique Mémorielle Régionale ». Il animera également un groupe de travail des trois collectivités qui sera constitué sur ce thème.

La construction et l'animation du Mémorial de l'Alsace-Moselle à Schirmeck a constitué une étape capitale dans la mise en valeur de l'histoire régionale. Dans cette nouvelle étape, le Délégué à la Mémoire Régionale pilotera tout particulièrement le recensement de toutes les victimes de la période 1939-1945 ainsi que la préparation d'une démarche mémorielle consacrée à ces victimes. ■

CONTACT :

Alphonse Trœstler, Délégué à la Mémoire Régionale

Maison de la Région, 1, place du Wacken, BP 91006, 67070 Strasbourg Cedex

Tél. 03 88 15 67 60 - Fax. 03 88 15 69 49

E-mail : alphonse.troestler@region-alsace.eu

De la responsabilité



Le XX^e siècle, mais hélas aussi le XXI^e commençant sont à la fois marqués de magnifiques progrès scientifiques et éthiques; mais aussi du sceau de l'infamie, du totalitarisme et du racisme. Il y a cette peur de l'homme, de l'homme manipulateur de l'énergie atomique ou empoisonneur de l'environnement, mais de l'homme lui-même. C'est Auschwitz, le Cambodge, le Rwanda et la Yougoslavie et la fin du monde par le génocide. C'est le Tiers-Monde où l'accroissement de la population ne s'accompagne pas toujours de la croissance économique.

Et si la question fondamentale était celle de la Liberté et de sa compagne, la Responsabilité ? Rien n'est plus angoissant que la liberté pure, avec ses mille choix et sans aucun point d'appui. Les laissés pour compte, ceux qui n'ont plus d'idéal, font volontiers appel aux cavaliers de l'Apocalypse : ils ont tout à gagner (l'éternité), plus rien à perdre (l'enfer, ils connaissent déjà !). C'est l'angoisse partie de soi-même qui se traduit en peur de l'Autre.

La responsabilité, c'est la réponse : se porter garant, s'engager ! C'est répondre présent, répondre de l'Autre. Aucun être humain n'est exonéré de cette rencontre avec une expérience qui se situe au carrefour de toutes les vertus.

Aujourd'hui, ce temps de tous les possibles est aussi un temps de désarroi. Les mutations en cours, annonçant la fin d'un monde, exigent de nous des responsabilités qui nous engagent les uns envers les autres. Nous ne pouvons plus prendre notre part du festin et proclamer « *Après moi, le Déluge* » parce que cela risque trop d'être vrai et qu'après nous, il n'y a pas un futur fantomatique: il y

a, bien réelles, les générations futures.

Mais chance aussi : l'œuvre émancipatrice, construite notamment à l'école, au lycée, commence de s'élaborer, certes tâtonnante, car tissée des doutes, incertitudes, issus de ce que nous aurons appris des abîmes du siècle passé. Car face à la question « *Que va être l'avenir ?* » il ne s'agit plus seulement de « *changer le monde* ». Il s'agit de se confronter dignement à la question : « *qu'avons nous reçu, qu'avons nous donné ?* ».

Aujourd'hui, le combat pour la tolérance rejoint souvent celui de la revendication d'une liberté de conscience. Ici, le droit à la diversité devient rigoureux, car fondé sur la nécessaire réciprocité; ici, chaque liberté conquise ne l'est pas contre autrui, mais avec et pour autrui. Ici, la liberté d'autrui étend la mienne à l'infini. Mais une telle revendication ne prend de sens que soutenue par une exigence morale aussi radicale que la liberté demandée. Une liberté sans conscience est un facteur de dissolution de la cohésion de la société. Autrement dit, la tolérance pré-suppose le problème résolu, c'est à dire qu'autrui est déjà acquis à l'acceptation de la liberté des consciences et à ses exigences. Conception à peine dégrossie, qui risque de générer des situations où le plaidoyer en faveur de la reconnaissance d'une égale dignité des cultures dans la diversité, se heurte à la crainte renouvelée de voir ainsi privilégier le multiple et le différent au détriment de l'affirmation des valeurs universelles, fondant l'humanité que prône et institue l'école républicaine laïque.

Il nous faut donc être vigilants: être attentifs à tous ces infimes déplacements de menta-

lité qui peu à peu vont lézarder les murs de l'intolérance, du racisme, de l'excommunication. Il faudra que se dissocient la culpabilité de la faute, du péché originel, – la pomme de la Connaissance chez les Chrétiens, l'origine bourgeoise chez les stalinien, la judaïté chez les nazis, la femme chez les intégristes musulmans, la couleur de la peau chez les racistes, etc. Ce péché inscrit en l'Homme par les intégrismes religieux et politiques doit laisser la place à l'interrogation morale et à ses incertitudes pour que les relations avec autrui se nuancent de compréhension et acquièrent une autonomie responsable. La tolérance est donc difficile à vivre, car elle signifie incertitude, recherche et interrogation; mais elle engendre aussi richesse, découvertes, partages.

Une telle approche, née dans le traumatisme de la violence absolue du totalitarisme politique et militariste, des intégrismes religieux, pourrait se résumer à refuser une liberté autiste. Cette perversion de la liberté ne peut être guérie avec une mémoire oublieuse de l'Histoire. L'école se doit de chercher à articuler la fragilité du rapport entre responsabilité et liberté, entre mémoire et avenir. Entre moi et autrui.

C'est me projeter dans le futur. La République, et sa philosophie humaniste, nous disent positivement que nous sommes condamnés au futur du monde et à nous faire libres avec les autres, non parce que nous serions bons ou meilleurs que les autres, mais parce que nous sommes affectés à transformer l'Autre en Frère humain ! ■

Jean-Joseph Feltz
Proviseur du Lycée J. J. Henner d'Altkirch

Directeur de la publication : Marcel Spisser
Coordination : Sylvie English, Jean-Paul Gully
Rédaction : François Amoudruz, Marion Christmann, Françoise Dieterich, Jean-Joseph Feltz, Christophe Heitz, Raymond Kriegel, Tharsice Kuhn, Jean-Pierre Spenlé, Marcel Spisser, Alphonse Træstler
Réalisation : CANDID₂
Impression : Sicop / Photos : D.R.
Dépôt légal : mars 2009
© Tous droits de reproduction réservés.
A M A M
Président Marcel SPISSER
Secrétaire Nicole FAYENS / Trésorier Claude LORENTZ
Tél. 03 88 47 45 50 / Fax 03 88 47 45 51
amam67@laposte.net
(permanence les jeudis après-midi)

Appel à adhésion L'Association des Amis du Mémorial d'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie. Plus de 500 adhérents nous ont déjà rejoints !
Adhérez à l'AMAM en renvoyant le bulletin ci-dessous à :
AMAM Mémorial d'Alsace Moselle - lieu-dit Chauffour - 67130 Schirmeck

NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP VILLE

TÉL EMAIL

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €
à le signature

- Cotisations : 20€ pour les personnes physiques
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1000 habitants
100€ pour les communes de 1001 à 5000 habitants
200€ pour les communes de 5001 à 10000 habitants
300€ pour les communes de plus de 10000 habitants

L'AMAM est soutenue par :